



Ingenieur en chef des télécommunications, j'ai été, de 1941 à 1953 directeur des réseaux téléphoniques urbains souterrains de la région de Lyon (actuellement Rhône-Alpes).

En 1942, M<sup>r</sup> MARTIN, inspecteur technique au central téléphonique de Lyon-Lalande me mit en relations avec M<sup>r</sup> BUFFET dit BEAUREGARD dans la Résistance. Ils faisaient partie d'un même groupe dont je ne connais personne sauf le colonel Mary qui devint célèbre par la suite.

Beauregard me demanda quelques services, dont une dérivation des lignes téléphoniques du fort MONTLUC, prison de résistants, qu'il était intéressant de surveiller. Il me demanda aussi d'installer chez moi la poste d'écoutes. Mon domicile était en effet desservi par le même central téléphonique, MONCEY, que Montluc. Je refusai ce dernier point car j'avais trois jeunes enfants et je craignais les bavardages à l'école.

Les communications de Montluc furent donc écartées et cela permit, en 1944 j'en crois, l'interception de condamnés au cours d'un transfert.

L. Trebbia

Buffet était, autant qu'il m'en souvient, originaire du Jura et militaire de carrière dans l'arme des transmissions.

Quant à Mary je ne l'ai rencontré en personne qu'après la guerre. Il avait épousé une anglaise et résidait aux environs de Lyon.

**X RESISTANCE**

5, RUE DU HAMEAU  
92190 MEUDON

## X RESISTANCE

5, RUE DU HAMEAU  
92190 MEUDON

Chère Madame,

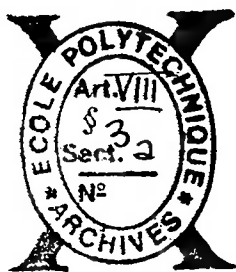
Voici une photo copié du topo que l'on m'a demandé sur un événement dans lequel j'ai eu une petite part

Cette interception des prisonniers est un exploit qui a été plusieurs fois raconté. Quant au colonel Mary, c'était un homme absolument extraordinaire. Il est le sujet d'un chapitre de "Tous n'étaient pas des anges" de H. Kessel. Je ne l'ai rencontré en personne qu'après la guerre. Il était alors, je crois, représentant en bijouterie et avait épousé une anglaise

Tout n'était pas tragédie dans la Résistance, témoin l'anecdote suivante

Pendant la guerre j'étais ingénieur à la direction régionale des télécommunications de Lyon et mon bureau était au 2<sup>o</sup> étage de la Grande Poste. Les allemands avaient installé la Commandantur des transmissions au 1<sup>o</sup> étage. Un jour, une dizaine de jours avant la libération de Lyon, je quittai mon bureau non par l'escalier habituel mais par celui qui descendait aussi la Commandantur, et là, je vis un homme, qui manifestement n'appartenait pas à l'administration et qui sortait de la Commandantur avec un poste radio sous le bras. Je l'interpellai et il m'expliqua que les allemands installaient des postes radio à 100 fr. pièce. Les allemands avaient en effet accumulé dans leurs locaux des centaines de postes saisis chez des gens suspects d'écouter les émissions de la France libre. Les garde-magasin, sentant la fin prochaine, se faisaient un petit péché.

Je traitai mon type de soldat et sortis sur la place Antonin Rouzet et là je me cassai le nez sur deux résistants qui se connaissaient bien. Désespérément ils anticipaient Astérix et Obélix les irréductibles Gaulois de bande dessinée



1939/45

Le petit Astérix c'était l'inspecteur Martini c'est dans le topo à point. Quant à Obélix, le gros moestrucien, c'était Gaubert, inspecteur au centre de tri postal de Lyon-gare, colonel Spionage dans la Résistance. Il était en fuite, redoublé par la Gestapo et pour se désinvolter avait laissé pousser un bouc absolument hideux et qui attirait inmanquablement l'attention! Il leur dit le trafic que j'avais découvert et leur réaction fut immédiate: "Ou y va!" Je conseillai un peu de prudence mais ils surmontèrent mon objection: "Ou a ce qu'il faut!"

Martini ouvrit son veston et montra un gros pistolet dans la ceinture de son pantalon. Spionage, lui, en avait deux! Ça devenait intéressant et je les accompagnai.

Ils ouvrirent la porte des allemands d'un coup de pied suivant la tradition d'origine et hurlèrent "Haut les mains!" en brandissant leurs armes.

Et, surprise, les deux allemands qui étaient là levèrent leurs bras avec un sourire épanoui et dirent:

- Alors, nous, prisonniers?

Voilà mes deux héros embarrassés de deux prisonniers dans une ville occupée par l'armée allemande. Que faire? Ils dirent d'un air méchant:

- Ça va pour cette fois, mais n'y revenez plus et se retirèrent.

Ma histoire n'est ce pas? Mon tempérament me porte à voir le côté comique des choses et peut-être un jour vous raconterai-je ma captivité par l'O.A.S. lors d'un putsch à Alger.

Sincèrement vôtre

L. Tubbur

L. TREBBIA

19 villa Croix NIVERT

75015 Paris

Paris le 29. XII. 2001

X RESISTANCE

5, RUE DU HAMEAU

92190 MEUDON

Chère Madame,

Je vous remercie vivement pour la documentation  
que vous m'avez envoyée sur X-Resistance

(Une remarque : Page 51 une photo est censée montrer  
le sabotage d'un câble téléphonique à grande distance.  
Je crois bien que les ouvriers que l'on voit sont en train  
de raccorder bout à bout deux câbles téléphoniques  
semblables, de faire une épissure. Ce ne peut pas être  
un sabotage)

Il ne m'est pas possible de demander mon admission  
au groupe X-Resistance, car je ne puis apporter aucune  
preuve de ce que j'ai fait et les témoins ont disparu.  
En outre il s'agit en général d'actes ponctuels n'ayant  
en d'importance que par leurs conséquences, que j'ai  
rarement connus et que je ne cherchais pas à connaître  
(moins on en sait...). Enfin il est probable que chez  
les Résistants il y ait la même proportion de Tartarin  
que chez les chasseurs, pêcheurs, algécistes, pour ne citer  
que les milieux que j'ai connus. Me présentant à  
l'Association avec un bagage imperceptible, j'en  
aurais tout à fait l'allure !

(Anecdote) les allemands ont évacué Lyon, sans drame,  
fin août ou début septembre 1944. Il y était mais j'ai  
oublié la date exacte. Cela s'est fait en plusieurs fois  
Je dis : sans drame, car ceux que l'on a appelés « les  
martyrs de la rue X... » n'étaient pas des patriotes,  
mais de braves gens qui croyaient qu'un certain dépôt  
de l'armée allemande n'était plus gardé ont entrepris  
de le piller. Les sentinelles ont tiré.  
Le dernier soir, entre 7<sup>h</sup> et 8<sup>h</sup> du matin <sup>ils</sup> ont fait sauter  
20 des 21 ponts de Lyon, ce qui entre autres conséquences  
fâcheuses a coupé environ 10 000 lignes téléphoniques (\*)  
reliant les centraux entre eux et divisé Lyon en  
3 secteurs isolés.  
Les premiers américains sont arrivés vers 16<sup>h</sup>, les premiers  
FFI le lendemain.

Il n'empêche que lors du premier anniversaire

(\*) nombre non garanti.

Et l'événement, M<sup>r</sup> Yves Farge, Commissaire de la République, donnait une interview où j'ai lu avec amusement:

" Le (j'ai oublié la date), conformément aux ordres que j'avais reçus j'ai pris possession de la Préfecture sous les obus qui s'entrechoiraient au dessus de ma tête. J'ai immédiatement convoqué les chefs des Forêts et Chasseurs et des Télécommunications pour rétablir la circulation et le service téléphonique."

En réalité il n'y a pas eu d'obus, je n'ai pas attendu d'ordre pour lancer des cables téléphoniques mespandés au dessus du Rhône et de la Saône, et je n'ai jamais vu M<sup>r</sup> Yves Farge qu'en photo. Ça ne l'a pas empêché d'être un personnage considérable de l'après guerre, assez connu pour que les U.S.A. l'adhèrent de la délégation française aux expériences de Bikini ...

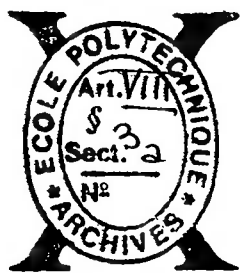
Vaïla une jolie tartarade ..

Merci aussi pour la plaquette sur P. Lévy. Il faisait dans ses travaux une place à l'intuition et à l'avidité. C'est pourquoi mon camarade CAPDEVILLE (27) qui s'ignait CAP, l'a beaucoup portraituré en ballerine avec un grand air tutu. Peut être n'est-il pas le premier à avoir osé ce calembour --

Bien sincèrement vôtre,  
et bonne nuit !

L. Trebbia  
L. TREBBIA

- Ci joint la note promise sur ce que j'ai connu de la Résistance
- Je dois avoir, à Grenoble, mes cours reliés de L.X, promo 27 sauf celui d'Umb. de Stock (architecture). Est-ce que l'un, l'autre ou tous intéresseraient la Biblal ? Je suppose que vous ne devez pas en manquer --



Lettre supplémentaire

31.XII.01

Chère Madame,

Mon Bureau de poste, accablé par l'euro, n'est pas en mesure, sans longue attente au guichet, d'affranchir cet envoi qui sera donc retardé. Puisque, pour vous, j'ai réveillé de vieux souvenirs, je vais continuer à les étaler et vous dirai ce que j'ai appris de la considération des allemands pour leurs alliés italiens.

Les Italiens, grands bâtisseurs, avaient construit à 3135 mètres d'altitude, au sommet du mont CHABERTON, un fort géant, doté de 8 tourelles, chacune armée d'un canon de 7 mètres de long et du calibre de 149 millimètres. C'était l'orgueil de l'Italie. Il dominait BRIANÇON et les forts français de la région, c'était le caudemar de nos états-majors.

L'Italie nous déclara la guerre le 10 juin 1940 et, le 17, le Chaberton commença à distribuer ses obus. En ce qui me concerne il avait deviné l'existence de ma batterie par les effets de mes tirs, mais il ne l'avait pas localisée. Par des allés et venues fallacieuses, j'avais suggéré ma présence sur un certain hectare de montagnes qu'il a copieusement arrosé, sans dommage pour nous.

Le 25 juin le lieutenant d'active MIGUET (X 29), commandant la 6<sup>e</sup> batterie du 154<sup>e</sup> RAP, fut chargé de lui régler son compte, ce qu'il fit avec 57 coups de ses mortiers de 280. L'agonie dura plusieurs heures car des nuages gênaient fréquemment l'observation et le réglage du tir, déjà difficile en soi. Le Chaberton cherchait désespérément son adversaire, et ne le trouva pas. Je dois dire que les artilleurs italiens se battirent vaillamment jusqu'au dernier moment malgré leurs pertes, et qu'ensuite, pendant une quarantaine d'années ils invitèrent régulièrement les anciens du 154<sup>e</sup> RAP à leur réunion annuelle. Dans la région, tout porteur de jumelles suivait ce duel gigantesque. Une photo montre l'explosion de la tourelle N°3.

Démobilisé j'avais glissé cette photo sous la glace couvrant mon bureau, bien en vue des visiteurs. Un jour, un officier allemand me dit :

- Yali coup ! Vous, dans fort ?
- Non. Moi tirer. Italiens dans fort.

(Je me vantais pas glorieux et aussi pour simplifier une conversation malaisée)

Il éclata de rire et me donna une tape sur l'épaule ..

En 1943 l'Italie conclut une paix séparée. Les troupes italiennes qui étaient en France furent invitées à se joindre à l'armée allemande, faute de quoi elles seraient « prisonnières de guerre ». Je ne sais pas comment elles se répartirent entre ces deux options.

En novembre 1943 l'aviation américaine bombarde la gare internationale de MODANE (France-Italie). Modane est dans une vallée assez encaissée et peut-être siers de ne rien manquer les aviateurs prirent la vallée légèrement en biais sur 2 Km. environ. La gare, les voies et un quartier de Modane furent détruits. J'ai le souvenir d'un wagon glissé sous des rails soulevés. La population civile avait beaucoup souffert et le câble téléphonique souterrain France-Italie était endommagé sur plusieurs centaines de mètres. Les Allemands avaient hâte de le voir réparé, mais les terrassiers qui n'étaient pas en Allemagne (prisonniers ou S.T.O.) étaient occupés à débayer les ruines. Les Allemands fournirent 80 Italiens « prisonniers de guerre ».

J'ai bien vu le chantier une semaine après le bombardement et mon souvenir est très net. Pendant ces huit jours le temps avait été chaud et pluvieux et l'odeur des cadavres non encore délogés était forte. Pour ralentir les réparations les aviateurs avaient aussi lancé des bombes à long retard et de temps en temps une explosion nous jetait sous des abris quelconques pour éviter la dégringolade des pierres projetées.

Sous la pluie, humides, surveillés par des gardiens en armes, les Italiens travaillaient de la pelle et de la pioche. C'était assez triste quand on se rappelait leur fierté de « vainqueurs » en 1940. Puis, je me suis dit qu'ils étaient même là que sur le front Russe où ils auraient été certainement envoyés s'ils n'avaient pas choisi la captivité.

Episode comique de bombardement. Au début de novembre 1943 j'étais, pour la journée, à AIX les BAINS, avec M. GAGNAIRE, un de mes conducteurs de travaux. Nous dîmes quand des avions donnèrent l'alerte. Nous pensions qu'une usine de roulements à billes assez lointaine était visée et nous continuâmes notre repas. Mais les coups se rapprochèrent et la grande vitre du restaurant se bombait dans nos dos à chaque explosion. Nous courûmes vers un abri accompagnés par la patronne, et ce fut, presque aussitôt, la fin de l'alerte. Retour au restaurant et cris désolés de la patronne. Pendant notre absence, un intrépide avait vidé son tiroir-cuisse.

Bien à vous

L. Tubru



1940 - 1944



En sortant de l'X en 1929 j'avais de remplir mes obligations militaires par 9 mois à l'École d'artillerie de Fontainebleau et 3 mois ~~par~~ comme sous lieutenant au 154<sup>e</sup> RAP de Grey-ble sous les ordres du capitaine FERRAND. C'était un régiment très attachant.

La guerre de 14-18 avait fait faire des progrès considérables à l'artillerie, mais seulement à l'artillerie de plaine, celle de notre frontière de l'Est. Or, depuis, le développement des routes de montagne facilitait les déplacements des troupes et du matériel rendant possible l'application d'opérations d'ensemble en montagne. Le 154<sup>e</sup> RAP était un régiment d'artillerie de position, c'est à dire qu'il était, en cas d'hostilité, établi à poste fixe dans un secteur déterminé, les pièces étant soit en plaine dans des ouvrages fortifiés. Les missions envisagées étaient très diverses, le 154<sup>e</sup> avait dans son parc des pièces d'une dizaine de modèles différents allant du 65 de montagne à l'obusier de 280 en passant par le classique 75 et les longues pièces de marine de 145/155. Le personnel devait être apte à servir tout cela, ce qui excluait la monotonie. Mais, il y avait un mais. L'utilisation de ces pièces en montagne était devenue nouvelle (sauf pour le petit 65), il n'y avait pas de documents balistiques pour la préparation des tirs en hautes altitudes. Et n'y avait pas non plus de doctrine pour le réglage et la conduite du feu.

Ces manques se firent sentir lors des manœuvres de 1930 en Maurienne. Le colonel ANDRÉ (X) qui commandait le régiment prit l'initiative des études nécessaires, et, au fur et à mesure de leur avancement, les officiers de réserve furent fréquemment convoqués. C'est ainsi que, à la mobilisation de 1939 nous n'avions que des documents (tables de tir, instruction générale sur le tir) provisoires, car, il n'avait que l'apparence du provisoire : ils étaient ronéotypés, l'imprimerie nationale n'ayant pas osé de les éditer.

Ce long préambule a pour objet de dire quelle était l'atmosphère du 154<sup>e</sup> RAP : travail de pointe, cohésion, liaison entre active et réserve. N'ajouterai la qualité de cadres : Courbaud et X étaient nombreux. De ces derniers je ne citerai que le plus connu : Maurice ALLAIS, X29, prix NOBEL d'économie.



De septembre 1939 à juillet 1940 je fus capitaine commandant la 10<sup>e</sup> batterie du 154<sup>e</sup> R.A.P dans le Briançonnais et les événements de cette époque ne sont pas l'objet du présent topo.

Démobilisé fin juillet 40 je repris mon poste d'ingénieur des télécommunications à Lyon. Vers la fin août le Commandant FERRAND (mon ex-capitaine) me fit savoir qu'il souhaitait me voir au Parc d'artillerie de Grenoble dont il était le chef. Là, il m'expliqua qu'en application des ordres du général HUNTZIGER ministre de la guerre (de Vichy) on devait essayer de conserver une armée camouflée et désespérée. Avec l'accord de M<sup>r</sup> MERCERON-VICAT, directeur de cimenteries VICAT, il avait désigné sous les carrières du BEC de L'ÉCHAILLON un groupe d'artillerie, soit trois batteries (j'ai oublié le type des pièces), plusieurs unités de feu (munitions), de moyens de transport et de l'essence pour 500 kilomètres. Il fallait constituer les centres mobilisateurs camouflés en amicales régimentaires et il comptait sur moi. Il me donna donc le commandement d'une des batteries. Une autre était à Henri DEJEAN (Central 30) et j'ai oublié qui commandait la troisième. Je constituai donc la section grenobloise des ancêtres du 154.

Cela marchait fort bien. En 1941 le gouvernement fit savoir que les amicales régimentaires devaient avoir dans leur bureau au moins un membre de la légion française de combattants. Pour ne pas risquer de voir un inconnu parachuté dans nos petites affaires, j'adhérai à cette légion. Je me demandais quel pouvait en être l'esprit et je fus édifié au cours des deux réunions auxquelles j'assistai. L'atmosphère était tout à fait « poêle de 14-18 » (ils étaient la majorité) et les deux conférences que j'entendis eurent du mal à répondre aux questions de ces braves qui ne digéraient pas l'armistice et la collaboration.

Donc tout marchait bien lorsqu'en novembre 1942 les allemands envahirent la zone sud. Les officiers que les Italiens qui jusqu'ici occupaient Grenoble, ils découvrirent à pot aux roses avant la fin de l'année. Le commandant FERRAND et M<sup>r</sup> MERCERON-VICAT s'enfuirent et notre matériel fut saisi. Heureusement nous n'avions pas d'archives. Je démissionnai de la Légion et l'amicale régimentaire devint un simple groupe informel d'amis qui avaient plaisir à se retrouver.



Après l'armistice de 1940, chaque central téléphonique fut doté d'une garde assurée par l'armée de l'arrière. Quand les allemands franchirent la ligne de démarcation, les gardes de plusieurs centraux lyonnais, dont le central LALANDE, abandonnèrent leurs armes, leur poste, et coururent se cacher. J'étais alors chef du service des lignes téléphoniques souterraines de la région de LYON, actuellement Rhône-Alpes. M<sup>r</sup> MARTIN inspecteur technique du central LALANDE, qui n'appartenait pas à mon service, vint me dire que lui et un collègue avaient caché les armes abandonnées dans une chambre souterraine de mon service, mais que les militaires, menacés du Conseil de guerre, étaient revenus les chercher et faisaient du bruit. Que faire ?

Je dis à M<sup>r</sup> MARTIN que quatre ou cinq fusils n'avaient pas beaucoup d'importance et que s'il était disposé à prendre des risques il lui fallait se réserver pour des choses plus sérieuses. Nous nous comprîmes, il rendit les armes et l'affaire fut étouffée. C'est à cette occasion que je fis la connaissance de M<sup>r</sup> Martin.



Les allemands avaient installé leur commandantur de transmissions au 1<sup>er</sup> étage de la Grande Poste. Mon bureau était au 2<sup>ème</sup>. L'immeuble très vaste abritait des services administratifs, le central télégraphique de Lyon etc. Les allemands, j'ai connu un major dont j'ai oublié le nom, le capitaine Wagner, deux lieutenants et du personnel féminin. Et aussi l'adjudant Host qui assurait la liaison entre nous. Je n'en voyais beaucoup car maître d'hôtel de son métier, il avait travaillé à Londres et en France et parlait anglais et français sans aucun accent. Il pouvait être un parfait espion. Le capitaine WAGNER, enseignant dans le civil et ancien combattant de 14-18, avait ramené de la Grande Guerre, beaucoup de considération pour ~~l'armée~~ l'artillerie française à qui il attribuait des exploits fabuleux. Il avait deux fils, mobilisés, dont un avait disparu sur le front Est. Aussi j'avais placé sur mon bureau la photo de mes trois jeunes enfants et ça l'attendrissait. J'avais aussi sous la glace couvrant mon bureau une grande carte de la France du Directoire. Elle avait alors cent vingt et quelques départements et rappelait que les Empires, ça grandit et ça diminue...

Presque quotidiennement il m'était demandé

de constituer des circuits téléphoniques entre deux villes de la région, de desservir des bureaux etc.. Le travail était fait correctement et la facture présentée en fin de mois à l'armée allemande qui imputait ces sur les sommes que la France lui versait en exécution des conventions d'armistice.

M Martin m'a mis en relations avec M BUFFET dit BEAUREGARD dans la Résistance qui m'a demandé de plusieurs reprises des dérivations sur les lignes allemandes. L'une d'elles est à l'origine d'un épisode fameux, elle a permis de connaître le montant d'un transfert de condamnés incarcérés au fort MONTVIC, d'intercepter le convoi et de les libérer. La littérature et le film ont évoqué cette affaire. Je ne sais pas si les allemands ont jamais soupçonné ces écarts; il n'y a jamais eu de suites.

Il faut dire qu'ils se trouvaient fort bien à Lyon, que leur crainte était d'être envoyés en Russie et que leur souci était d'assurer leur haut commandement que tout allait parfaitement bien dans leur secteur. J'en ai eu deux preuves.

Un jour l'adjudant HOSF vint me chercher de la part du capitaine WAGNER, chose insolite car d'habitude, c'est le capitaine qui se dérangeait. Sitôt que je fus dans son bureau, il se mit à vérifier:

- Saboteur! Vous êtes un saboteur! Si vous ne voulez pas travailler ici, vous irez travailler en Russie!
- Capitaine, la Russie ce n'est pas pour moi. Vous me répétez ce qu'on vous a dit. Dites moi ce qui ne va pas et je vous donnerai l'explication.
- Les aviateurs ont installé dans la Dronne un petit terrain d'aviation qui est inutilisable à cause d'une ligne téléphonique sur poteaux, qui gêne. Est Et, depuis un mois, vous ne faites rien.
- Je sais. Vous m'avez demandé d'abaisser la ligne. Mais les aviateurs me demandent de la remplacer par un câble souterrain. Je leur ai dit de s'adresser à vous qui représentez, ici, l'armée allemande, ils prétendent commander directement. Moi, j'attends votre décision.
- Vous avez raison. Ces aviateurs sont arrogants... etc...



La seconde anecdote est plus significative

Les communications téléphoniques par câbles à grande distance doivent être amplifiées à intervalles réguliers. Or, dans les stations d'amplification il est facile d'écouter les communications.

Méfiance, l'armée allemande avait fait faire à Lyon une déviation de ses circuits téléphoniques qui étaient amplifiés non dans la station PTT mais dans un camion spécialement équipé. C'était, paraît-il, un modèle expérimental, d'un prix très élevé et qui n'existait qu'en quelques exemplaires. Malheureusement ce chef d'œuvre était stationné dans la cour de l'hôtel des Postes, au dessus d'un regard d'égoût et ce qui devait arriver arriva. Une nuit le camion prit feu. Il fut détruit ainsi que les deux soldats qui l'occupaient. L'affaire aurait pu avoir de tragiques conséquences pour tout le monde, aussi bien pour des otages que pour le Commandant qui avait été imprudent et avait manqué de vigilance...

On fournit aux Allemands des témoins affirmant que l'on avait vu un des soldats nettoyer des pièces avec de l'essence en fumant une cigarette, et s'il était contumier de ce genre d'imprudence etc... L'affaire fut écrasée mais tout le monde avait eu chaud (si j'ose dire)

Il y avait aussi dans une aile de la Direction des Télécommunications de Lyon un laboratoire clandestin. Un trio s'y activait : deux officiers des transmissions ANGOT (X 26), REVIRIEUX (X 28) et un Père jésuite. Je crois qu'il s'appelait LABAT et qu'il avait quelque chose à voir avec un observatoire en Chine, mais il est possible qu'un demi siècle plus tard mes souvenirs soient altérés. Je ne sais plus exactement quel était l'objet de leurs recherches. ANGOT s'occupait d'autennes radio. Je sais qu'il leur a fourni du matériel, mais lequel ? Je crois bien que la Gestapo a eu vent de la chose et qu'ils se sont éclipés rapidement.

Il m'en est aussi arrivé une fois au cours d'aides, par l'intermédiaire de M<sup>r</sup> MARTIN, un personnage assez fabuleux qui est sensible de célébrité : le colonel HARRY. Je ne sais plus ce que j'ai pu faire pour lui, et je ne l'ai rencontré physiquement qu'après la guerre. Il était établi aux environs de LYON avec son épouse anglaise.

Je terminerai ce topo en disant ce que j'ai vu de la « libération » de LYON.

Quand il devint évident que l'avance des Américains



dans la vallée du Rhône nous rapprochait de l'événement, des esprits à la recherche de l'exploit commencèrent à s'exciter. C'est ainsi qu'il fut décidé de prendre d'assaut la Commandanterie des transmissions et d'occuper la grande Poste. Je me trouvais ainsi, armé d'un brassard FFI et armé d'une mitraillette, chargé d'ouvrir ou de faire ouvrir une porte blindée. Un peu en retrait, M<sup>r</sup> GAGNAIRE, un conducteur de travaux, assurait ma protection. Lui était doté d'un revolver modèle 1892 et de six cartouches. Je réussis, heureusement, un quart d'heure avant d'heurer H à faire remarquer au chef du commando que de l'autre côté du Rhône un superbe canon pointait en effet de la cours Gambetta, débouché de la route des Alpes, et qu'il lui suffirait de pivoter de 120 degrés sur sa plateforme pour nous fondroyer. Je réussis de même à arrêter l'opération qui visait à prendre d'assaut le central Franklin pour empêcher les allemands de le saboter avant leur départ, en faisant remarquer que les dégâts qu'impliquait un combat étaient certains alors qu'une évacuation tranquille était probable. Elle fut.

Les allemands évacuèrent Lyon en deux ou trois jours fin août ou début septembre. Un matin entre 7<sup>h</sup> et 8<sup>h</sup>, les derniers éléments firent sauter 20 des 21 ponts sur le Rhône et la Saône, sans opposition. Les premiers américains arrivèrent le même jour vers 16<sup>h</sup> et les premiers maquisards le lendemain matin. La littérature d'imagination a beaucoup brodé sur ce schéma.

de

Ce sont mes souvenirs écrits sans notes un demi siècle après les événements. D'où des imprécisions ; et si il y avait des erreurs, faites moi la grace de croire qu'elles sont involontaires

29.XII.2001

L. Trebbia'

L. TREBBIA, X 27

RESISTANCE

5. RUE DU HAMEAU  
92190 MEUDON



Chère Maudant,

## X RESISTANCE

5, RUE DU HAMEAU  
92190 MEUDON

1939/45

Je vous ai fait hier un envoi qui a été retardé par une carence du matériel d'affranchissement des PTT et aussi parce que j'en voulais une photocopie. Or la photocopieuse du bureau de poste ainsi que celles de trois grands bureaux de mon quartier étaient en panne faute d'adaptation à l'euro. Heureusement ... Il y a une trentaine d'années, de passage en Grèce je fis envoyer quelques sacs de ciment de Copenne à St Georges de l'Oyapok. Par voie de mer. Je n'inquiétai du moyen d'acheminement à destination après débarquement et on me répondit - Il y a la jeep des gendarmes, et la boulotte du chinois - Quel chinois ? - Je ne sais pas, mais ici comme ailleurs quand vous êtes dans l'embaras, il y a toujours un chinois avec ce qu'il faut. J'attendais donc, hier, l'adaptation des photocopieuses quand quelqu'un me dit :

- allez donc chez le chinois.
- quel chinois ?
- Le marchand de journaux. Il a une photocopieuse et il la fait marcher.

C'est ainsi que j'ai pu achever mon travail, puis faire mon envoi et reprendre la lecture de "X dans la Résistance". Il y a, p. 47 : « Lyon fut libéré par les FFI ». Il faut s'entendre. Lyon fut effectivement une capitale de la Résistance un siège d'états-majors. La Gestapo y fit des ravages. Il y eut des martyrs mais tout cela dans le cadre général de la guerre contre l'Allemagne. Dans mes souvenirs je ne trouve pas d'action tendant à la libération de Lyon. J'ai déjà abordé cette question dans mes précédents envois et je vais tenter de les compléter.

Pendant l'Occupation il y eut à Lyon quelques attentats quelques sabotages, mais rien de comparable avec ce qui s'est passé à Grenoble à la même époque ou à Alger en 54-62. Vers la fin août 44, l'armée allemande remonta la vallée du Rhône sous la poussée américaine, traversant Lyon sans incident. Quand les Allemands de Lyon commencèrent eux aussi à décrocher, elle stimula ceux qui rêvaient d'exploits individuels. J'ai dit comment et pourquoi j'ai fait abandonner l'idée d'un assaut contre les Allemands de la grande Poste

et contre ceux de central téléphonique Franklin. J'ignore s'il y eut d'autres intentions arrêtées de ce type et j'en connais une, et une seule, qui reçut un commencement d'exécution. A Villeurbanne, une barricade fut construite un jour ou deux avant le départ des allemands et quelques coups de feu tirés contre les autos allemandes. Il n'y eut certainement pas de victime ni de dégâts car les allemands se contentèrent d'envoyer un blindé qui ordonna de démolir rapidement la barricade, faute de quoi il le ferait lui-même, au canon. C'était un minimum assez méprisant. La barricade fut démolie.

Un matin, fini août ou début septembre, vers 7<sup>h</sup> 30, je me rendais à pied à mon bureau quand je fus arrêté, à 400 mètres environ du pont de la Guillotière que je devais franchir, par une foule assez dense. Le front de la foule était à 200 mètres du pont et on m'expliqua que les allemands interdisaient d'approcher. J'attendis assez longtemps puis il y eut une très forte explosion. Instruit par la guerre, je me plaquai au sol derrière un arbre et à côté de moi, une femme eut le tendon d'Achille coupé par un éclat. Peut être avant, peut être après, je ne sais plus, les autres ponts de LYON furent détruits, sauf un sur la Saône, très en amont, soit vingt ponts sur vingt et un.

Rhône et Saône divisent LYON en trois secteurs qui étaient maintenant isolés les uns des autres, physiquement par la coupure des ponts, téléphoniquement par la rupture des câbles téléphoniques qui traversaient ces ponts. Je me trouvais dans le secteur de mon domicile, heureusement le plus important de tous = quatre centraux téléphoniques, le magasin général du matériel, le garage et plus de la moitié de mon personnel. Les bureaux de la direction des télécommunications étaient dans un autre secteur, inaccessible pour le moment. J'avais aussi mes deux ingénieurs dans le même secteur que moi. Je regagnai donc mon domicile et commençai à m'informer de la situation et à prendre les mesures nécessaires.

Vers la fin de la matinée et l'après midi, il y eut peu à peu des manifestations de joie, drapeaux etc.. On vit circuler, isolément ou par groupe de 2 ou 3, des hommes en général sans arme mais portant un brassard tricolore F.F.I.

Vers 16 heures les premiers américains arrivèrent et le lendemain matin les maquisards qui venaient de je ne sais plus où.





En résumé Lyon a été évacué sans combat par les Allemands. La seule action hostile que j'ai connue est l'ouverture de la barricade de Villeurbanne que les Allemands ont traitée comme un infantillage.

Par contre les coups de feu n'ont pas manqué dans la semaine qui suivit. On faisait la chasse aux miliciens, vrais ou supposés et on tirait à tort et à travers. Divers faits -

Un jour j'étais dans mon bureau quand j'entendis une fusillade sur la terrasse de l'immeuble. Je pris mes jumelles et allai voir. Cinq ou six FFI abrités derrière un muret tiraient en direction de la librairie Flammarion, d'où l'on ripostait. La distance était d'une centaine de mètres. Le chef du groupe me dit :

- Il y a des miliciens sur le toit de Flammarion.



Et en effet je vis et montrai au chef de groupe que des tireurs se dissimulaient derrière les cheminées, mais qu'il portaient le brassard FFI, eux aussi.

Un autre jour, des tireurs établis sur la rue gauche du Rhône tiraient en direction de l'hôpital de l'Hotel Dieu sur la rue droite, une distance qui dépassait la portée de leurs armes. Une jeep U.S.A vint à passer

- Il y a des miliciens dans le clocher de l'Hotel Dieu.

Malheureusement les G.I. engagèrent une bande dans leur mitrailleuse. Je n'ai pas vu la scène mais je connais ces bandes. C'est un cocktail de cartouches ordinaires, de cartouches perforantes et de cartouches à balles ~~tracées~~ tracées qui sont aussi incendiaires. De quoi répondre à tous les besoins. Du au ciel d'œil le clocher dont la charpente était un ouvrage classé était en flammes, et ce n'est que bien des années plus tard qu'il fut reconstruit.

- Il n'y avait jamais eu de milicien, me dit on le lendemain à l'Hotel Dieu.

Faire parler la poudre est une vraie grisette

Tout cela me rappelle Stendhal quand je lis comment on raconte la Libération de Lyon. Stendhal qui a écrit : « L'histoire n'est qu'une fable convenue » (Promenades dans Rome, 26 octobre 1827)

ou Kipling

« la vérité est une dame toute nue et il sied à un gentleman de lui donner une robe imprimée »

(Un fait.)

Pinaud vous  
L. Tubert



L. TREBIA  
19 villa CRÔTE NIVERT  
75015 PARIS



Paris, le 28 avril 2002

Chère Madame,

Je reçois la copie ci-jointe d'un article paru dans la gazette locale de LYONS la FORET (Eure). Elle pourrait entrer dans le dossier X-Resistance. Je ne connais pas l'auteur, Charles X 38, mais j'ai bien connu Gastebais X 25 qui fut pendant huit ans mon patron en Algérie, et Croze, X 28, qui fut tailleur à Grenoble au même temps que moi.

Puisque mes historiettes vous amusaient parfois, je vais vous en conter une qui se place au cours de la Résistance.

J'ai fait, avant la guerre, la connaissance de Michaud, X 25, ingénieur des Ponts et Chaussées à Bourg en Bresse. C'était un bon alpiniste et un joyeux compagnon. Nous nous liâmes d'amitié.

Prisonnier en 40 il décide qu'il ne fallait pas tomber dans la morosité mais se tenir en joie, et que, par exemple, puisque les Fritz n'aimaient pas les Franc-Maçons, il allait leur en montrer ! Il n'était pas franc-maçon ce qui ne le gêna pas pour tricoter, avec pipomètre, des insignes et des accessoires assez ahurissants et d'organiser des cérémonies dans son baraquement. Fort bien.

D'autre part, la courte guerre avait détruit en France nombre d'ouvrages d'art que les allemands voulaient voir restaurer au plus tôt. Le gouvernement français objecta que beaucoup de ses ingénieurs des Ponts et Chaussées étaient prisonniers. L'Allemagne les libéra. Seul Michaud « dangereux franc-maçon ».

À la Libération Michaud faisait un « martyr de la Franc-Maçonnerie » très convenable et qui méritait récompense. Il ne lui manquait que d'être franc-maçon. "Ou" le lui explique. À cette époque, le parti radical-socialiste, la Franc-Maçonnerie et le ministère des Travaux Publics constituaient une triade fort puissante. Michaud signa la demande

**X RESISTANCE**

5, RUE DU HAMEAU  
92190 MEUDON

d'adhésion qu'on lui offrait et, à la première occasion fut bombardé ingénieur en chef du département de la Savoie sur des postes les plus convoités de France.

En effet, à cette époque et peut-être encore, en sus des travaux d'intérêt national qui justifiaient leur traitement, les ingénieurs des P. et C. oeuvraient pour les Conseils généraux et en étaient rémunérés. Or, en pays de montagnes, les travaux de génie civil sont nombreux et onéreux... C'est Michaud qui conçut la station de ski de Courchevel pour le compte du département de la Savoie...

Je regrette ce joyeux compère.

Je n'oublie pas que je vous ai promis des documents sur les puits de d'Alger. Ils sont à Grenoble où je dois aller dès la fin prochaine de travaux dans l'immeuble dont je suis co-propriétaire.

D'autre part, je vous rendrai le carton Pierre. Il est trop grand pour que je l'utilise commodément et je m'en ferai une copie plus petite. L'exemplaire que vous m'avez remis sera mis dans les collections de l'X que chez moi où il demeurerait inutile en attendant ma disposition qui entraînerait sans doute la sienne.

Très amicalement à vous

L. T. T.

Puisque mes amis les joyeux, que ma page n'est pas finie et que le 1<sup>er</sup> mai approche, je vous signale qu'il a été institué férié et chômé par un des rares actes du gouvernement de Vichy qui ne soit pas contesté. De même que le repos dominical est le mieux servi des commandements de Dieu.

Je pense que le maréchal a dû mettre quelque malice dans sa décision, car le 1<sup>er</sup> mai était la S<sup>te</sup> Philippe, sa fête, que l'on a célébré en même temps que la fête du Travail jusqu'à ce que l'Église diocésaine Philippe.

Mais je m'amuse toujours en voyant les cortèges du 1<sup>er</sup> mai qui ignorent ce qu'ils font (comme les bons chrétiens qui saluent en dieux romain chaque jour de la semaine: Mars, mardi, mercredi, mercredi etc..)

L.T.